

Essai

Gérald Baril, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Patrick Guay, Yves Laberge,
David Laporte and Pierre Rajotte

Number 154, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

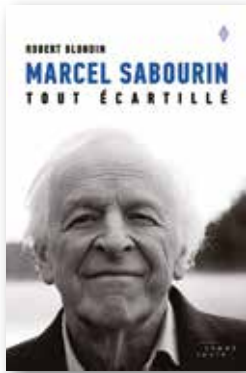
Baril, G., Bernard, M., Boivin, P., Guay, P., Laberge, Y., Laporte, D. & Rajotte, P. (2019). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (154), 61–65.

Robert Blondin

MARCEL SABOURIN, TOUT ÉCARTILLÉ

Somme toute, Montréal, 2018, 475 p. ; 34,95 \$

Magnifique Marcel Sabourin ! Chez lui l'inventivité, l'audace, l'intériorisation d'un grand acteur, doublé d'un immense pédagogue : un modèle de professeur de théâtre !



On n'énumérera pas ici tous les grands rôles tenus par Marcel Sabourin... on trouve cette liste inespérée en annexe de l'indispensable biographie proposée par le journaliste Robert Blondin.

Enfant unique, le jeune Marcel grandit auprès d'un père pharmacien « très permissif » et d'une mère aimante dont il hérite la gestuelle presque théâtrale. Ses débuts sont fulgurants : il devient le

professeur Mandibule dans *La Ribouldingue*, une émission pour enfants de calibre international à laquelle il collabore pour le scénario. C'était l'âge d'or de la télévision d'État à la fin des années 1960 ; mais rétrospectivement, il se révèle que les décideurs manquaient de confiance envers les artistes. La direction a raté une occasion unique d'exporter ces fleurons de la culture radio-canadienne : « Si Radio-Canada s'était donné un coup de pied dans le derrière, s'ils n'avaient pas eu honte de l'accent québécois et de l'accent russe de Kim [Yaroshevskaya], et avaient eu confiance, fait preuve d'audace, il y a au moins une dizaine de *Sol et Gobelet* et quatre ou cinq *Fanfreluche* qui auraient fait le tour du monde ».

Il faut lire les dessous du film *J. A. Martin, photographe* (1976), coscénarisé par Marcel Sabourin, qui tient le rôle-titre. C'est resté son personnage préféré, avec celui qu'il joue dans *La mort d'un bûcheron* (1973), de Gilles Carle. Descendu par un critique du *Devoir* lors de sa sortie à Montréal, le long métrage de Jean Baudin remporte le Prix du jury œcuménique au Festival de Cannes, et c'est Marcel Sabourin qui reçoit la Palme d'or de la meilleure interprétation féminine pour Monique Mercure – repartie plus tôt – des mains de la légendaire Monica Vitti ! Reconnaissance suprême ! Et par la bande, on dénonce les jeux de coulisses et la bureaucratie de l'ONF, productrice du film.

Parolier de chansons emblématiques de Robert Charlebois (« Engagement », « Te v'là », « Tout écartillé ») mais aussi de Louise Forestier et de Tony Roman (« À cheval sur un billot »), Marcel Sabourin n'a pas touché un sou de droits d'auteur. Parallèlement à sa scénarisation pour la télévision, il donne des pièces avant-gardistes comme *Superarchipelargo*, autour de 1968, qui ne rencontrera pas son public ; les manuscrits

sont déposés aux Archives nationales du Canada (aujourd'hui Bibliothèque et Archives Canada), à Ottawa. Et le spectacle continue.

Robert Blondin offre un portrait enthousiasmant de Marcel Sabourin. Son ouvrage comporte en outre beaucoup de conseils sur le jeu d'acteur, par exemple sur les stratégies visant à transformer les défauts d'un acteur en signes distinctifs. On reprochera au biographe le manque de dates précises, qui auraient permis de situer les événements relatés.

« Je suis un paradoxe ambulante », dira Marcel Sabourin. Son public pourrait ajouter, unanime : un paradoxe indispensable.

Yves Laberge

Alberto Manguel

JE REMBALLE MA BIBLIOTHÈQUE*UNE ÉLÉGIE ET QUELQUES DIGRESSIONS*

Trad. de l'anglais par Christine Le Bœuf

Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal, 2019, 156 p. ; 22,95 \$

Drôle d'histoire que celle de la bibliothèque de ce grand lecteur et amoureux fou des livres. De la bibliothèque comme œuvre singulière.



Après nous avoir entretenu de brillante façon sur le rapport aux œuvres littéraires et au livre lui-même, notamment dans le mémorable *Une histoire de la lecture* (1998), Alberto Manguel nous raconte ici le lien particulier qui l'unit à sa collection personnelle de plus de 35 000 livres. Comme l'indique le sous-titre de son dernier essai, l'épanchement nostalgique de Manguel à propos de sa bibliothèque est aussi l'occasion pour lui de quelques développements digressifs,

toujours inspirés par ses chers grimoires.

Manguel avoue adopter une attitude possessive à l'endroit de ses livres : il écrit dans leurs marges ; il ne les prête pas ; il vit avec eux une relation affective, fusionnelle. Ses livres lui apportent consolation et réconfort, en tant que tentatives à la fois vaines et admirables d'atteindre la connaissance. « Nos créations, nos Golems ou nos bibliothèques, sont au mieux des choses qui suggèrent l'approximation d'une copie de notre intuition trouble de la réalité, elle-même imitation imparfaite d'un archétype ineffable. »

Le grand lecteur, et néanmoins écrivain, a élu résidence dans plusieurs pays au cours de sa vie et a dû maintes fois déménager sa bibliothèque. En 2014, alors installé dans le sud de la France, où il croyait pouvoir finir ses jours en toute tranquillité,

entouré de ses livres, il doit à nouveau partir (pour une raison qui demeure vague). Il lui faut donc remballer sa bibliothèque, maintenant d'une taille considérable, pour l'entreposer dans l'attente d'un autre domicile. L'opération le remue profondément, au point d'inspirer un livre. Cette fois, la renaissance de sa bibliothèque est incertaine : « Si déballer une bibliothèque est une action débridée de renaissance, en remballer une est une mise au tombeau bien ordonnée avant ce qui s'apparente au Jugement dernier ». Pourquoi s'installe-t-il alors à New York, lui qui n'hésite pas à dire son attachement au Canada, dont il a obtenu la citoyenneté ? L'essai n'en fait pas mention. Toujours est-il qu'en 2015 il accepte de diriger la bibliothèque nationale d'Argentine, ce dont il s'acquitte jusqu'en 2018. Pour quelle raison son mandat de direction se termine-t-il ? On ne l'apprend pas non plus. On comprend toutefois que Manguel réside à nouveau à New York et espère toujours trouver un refuge pour son imposante collection.

Entre le propos de *Je remballer ma bibliothèque* et la volonté de Manguel, rapportée dans les médias, de faire don de sa bibliothèque pour la rendre publique, il y a apparence de paradoxe. En effet, si ses livres sont une constituante de son intimité inviolable, pourquoi les rendrait-il accessibles à tous ? Peut-être en est-il venu à conclure que sa bibliothèque, assemblée tout au long de sa vie, est une œuvre arrivée à son terme et que son auteur doit désormais la laisser à elle-même.

Gérald Baril

Patrick Moreau

LA PROSE D'ALAIN GRANDBOIS

OU LIRE ET RELIRE LES VOYAGES DE MARCO POLO

Nota bene, Montréal, 2019, 207 p. ; 23,95 \$

Le professeur de littérature Patrick Moreau s'est résolument donné pour mission de faire reconnaître la valeur d'une œuvre qu'il juge comme particulièrement sous-estimée et méconnue, soit *Les voyages de Marco Polo*, publiée par Alain Grandbois en 1941.

À cette fin, il a déjà fait paraître un premier ouvrage en 2012 intitulé *Alain Grandbois est-il un écrivain québécois ?*, dans lequel il étrille une institution littéraire qui tend à laisser dans l'ombre plusieurs œuvres du passé au nom d'une certaine forme de présentisme et de téléologie moderniste et nationaliste. Si on pouvait reprocher à ce premier essai de Patrick Moreau de parler des *Voyages de Marco Polo* sans en parler, de déplorer une non-lecture sans en proposer une, il en va tout autrement de sa plus récente étude sur la prose grandboisienne. En effet, l'essayiste entre cette fois pleinement dans l'œuvre pour se livrer à une analyse textuelle destinée à en révéler entre autres « les indéniables beautés », la paradoxale modernité et la grande originalité.

Moreau rappelle d'abord le statut particulier de cet hapax littéraire que constitue la réécriture par Grandbois du *Livre*



des merveilles : « [...] il est tout bonnement inclassable. Ou du moins, il n'entre pas dans un genre clairement défini ». L'hybridité qui caractérise le texte de Grandbois aurait considérablement contribué au « déficit de notoriété » dont il aurait hérité : « Il demeure dans la tradition littéraire québécoise comme une anomalie ». Moreau tente ensuite de transformer cette anomalie en originalité : « [...] une

telle confusion des genres est aussi ce qui serait susceptible de constituer une partie de son attrait aux yeux du lecteur d'aujourd'hui ». Outre son hybridité, poursuit Moreau, l'œuvre de Grandbois aurait plus d'un mérite pour un lectorat actuel. Impartiale, pluraliste, à contre-courant du racisme de l'époque, elle propose un regard décentré, une philosophie de l'altérité particulièrement avant-gardiste. Forme narrative, procédés stylistiques et sens du récit s'y conjoignent de façon à composer « un hymne jubilatoire à la diversité du monde ». L'imposante et significative dimension intertextuelle de l'œuvre, « qui n'est pas sans originalité pour l'époque », témoigne d'« une pratique scripturaire moderne ». À la limite, cet « inclassable » peut même se lire tantôt comme « une sorte de transposition romanesque », tantôt comme « un long poème hymnique dédié à cette infinie variété du monde ». Bref, il ne fait aucun doute que Moreau réussit à « lire autrement » l'œuvre de Grandbois, et a fortiori à faire valoir l'intérêt de la lire et de la relire. Cela dit, on pourrait reprocher à l'auteur de faire ce qu'il reproche lui-même à l'institution littéraire, c'est-à-dire d'orienter la lecture en fonction d'une certaine forme de « présentisme », de projeter sur l'œuvre des valeurs actuelles. On s'étonne en outre que ne soit pas davantage pris en considération le point de vue de Grandbois, qui présente son ouvrage dans sa préface comme un « simple récit des voyages du Vénitien ». Sous cet angle, apparaîtraient sans doute moins inusités une dimension hybride et densément intertextuelle ou encore un axe spatial et temporel structurant, que les spécialistes considèrent généralement comme des traits génériques séculaires de la pratique du récit de voyage.

Du prix David obtenu à sa publication jusqu'à sa réédition critique dans la prestigieuse collection de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » en 2001, *Les voyages de Marco Polo* n'est certainement pas, malgré sa qualité littéraire indéniable, l'œuvre québécoise la plus injustement traitée par l'institution littéraire. Et si elle l'a été, on peut se demander si ce n'est pas justement parce qu'elle s'apparente à un récit de voyage, un genre mineur qui n'obtient généralement que très peu de mentions dans les palmarès historiques de grandes œuvres et de grands auteurs. Il s'agit là toutefois d'une autre hypo-

thèse. Pour lors, retenons que l'étude de Moreau illustre bien à quel point la signification d'une œuvre peut être renouvelée et actualisée selon la façon dont ses virtualités sont activées par le lecteur. Et terminons en saluant cette initiative ! On ne saurait trop en effet encourager ce genre de relecture d'une production littéraire du passé, quitte à en faire, pour la sortir de l'ombre, « une œuvre qui s'accorde si bien finalement avec notre temps ».

Pierre Rajotte

Azélie Papineau

VERTIGES

JOURNAL, 1867-1868

VLB, Montréal, 2018, 138 p. ; 22,95 \$

Prenez une jeune fille de très bonne famille, élevée au cours des années 1840 dans la proximité des arts, de la religion, des bonnes manières et des débats d'idées. Je n'imaginerais pas qu'à force de souffrances morales, une telle jeune femme puisse s'automutiller.



Vous me direz, bien au contraire, qu'elle avait tout pour se sentir écrasée dans ce Québec d'autrefois. Et puis, vous penserez : la maladie mentale frappe où elle veut. Que voulez-vous, ma naïveté me rattrape. Les livres servent encore à ça, à nous dessiller les yeux.

Cette Azélie Papineau (1834-1869) a besoin de présentations. C'est une des enfants de notre célèbre Louis-Joseph, elle a été mariée à Napoléon Bourassa, artiste

et écrivain (1827-1916), et elle est la mère d'Henri Bourassa (1868-1952), son cinquième enfant, le futur fondateur du *Devoir*. Elle meurt jeune, Henri n'a que quelques mois. Notable famille, donc, s'il en est.

Azélie commence son journal en novembre 1867. Elle l'abandonne quelques mois plus tard, le 24 mai 1868. Il a été tenu secret pendant plus d'un siècle. On sait maintenant pourquoi. Georges Aubin en rend compte : Azélie souffrait, peut-être victime de ce que nous nommerions aujourd'hui dépression, peut-être de troubles bipolaires. Les gens parlaient alors de « crises nerveuses », certains proches évoquaient l'épilepsie. Azélie disait « vertiges », « abattement », elle avoue ici ne plus avoir toute sa tête, elle décrit là un « trop-plein de pensées » qui la saisit parfois. Ce n'étaient pas de banals états d'âme : Azélie s'automutile, elle connaît des épisodes de délire. De cette situation, son journal parle peu, parfois entre les lignes, parfois

explicitement : « Jamais en ce monde je ne saurai quand c'est mon esprit ou mon corps qu'il faut soigner ». On y lit cependant, même ignorant du contexte et de la biographie de la diariste, une grande culpabilité, une humeur changeante (Azélie se dispute avec ses servantes, elle congédie et embauche sans arrêt), une haute exigence envers soi (dont la culpabilité serait le revers), on y sent un réel talent d'écrivain, une foi chancelante, tour à tour impérieuse et fragile. Les références à Dieu sont quasi constantes. Quatre-vingt-seize occurrences dans la mince cinquantaine de pages que compte son journal (*dixit* Aubin). On voit une jeune femme tour à tour avide de vivre et torturée : « J'ai peur de vivre et j'ai peur de mourir ».

Une écriture angoissée. Dommage pourtant qu'elle n'ait pas écrit davantage, dommage aussi qu'Azélie ait grandi à cette époque et dans les conditions qui prévalaient alors : qui sait ce dont elle aurait accouché comme essayiste ou journaliste. « La publicité [entendre : le journalisme] étant hors du ressort ordinaire des devoirs des femmes, je ne m'y dois embarquer qu'avec prudence », note-t-elle. N'empêche, nous avons ces quelques entrées. Je le dis le plus simplement du monde : Azélie écrit bien, elle nous touche. Son journal est trop court.

Le bouquin présente six sections. Un bref avant-propos de Micheline Lachance précède la bonne introduction de Georges Aubin. La biographe de Julie Papineau (la mère) situe Azélie à gros traits. Spécialiste de la famille Papineau, Aubin nous livre une mise en contexte plus détaillée et des notes éclairantes. Suivent le journal lui-même et quelques extraits de lettres, dont une de 1856, de douze ans plus ancienne que le journal. Cinq portraits et une bibliographie indicative complètent l'ouvrage.

Patrick Guay

Jonathan Livernois

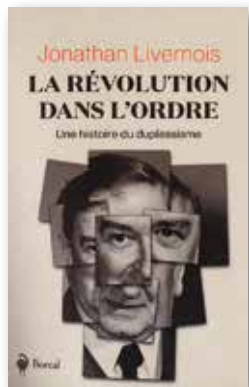
LA RÉVOLUTION DANS L'ORDRE

UNE HISTOIRE DU DUPLESSISME

Boréal, Montréal, 2018, 248 p. ; 27,95 \$

Prolifique professeur d'histoire littéraire et intellectuelle à l'Université Laval, Jonathan Livernois s'attaque avec son plus récent essai à un gros morceau de l'histoire politique du Québec.

« Roi-nègre » au service des capitaux étrangers, petit potentat de l'Assemblée nationale, éteignoir initiateur de la Grande Noirceur, les épithètes accolées à Maurice Duplessis sont nombreuses, mais masquent trop souvent un fait important : si l'homme a officié autant de temps à la barre de la province, en maître chez lui bien calé dans le fauteuil du Salon vert, c'est qu'il a été élu en 1936, puis réélu à quatre reprises entre 1944 et 1956. Le traficotage des listes électorales par l'Union nationale ne suffit pas à expliquer cette popularité. C'est, il faut en convenir, que le duplessisme répondait aux besoins de la population.



L'une des raisons de ce succès populaire tient notamment, avance Livernois, à ce que Duplessis a réussi à opérer l'habile synthèse entre une vision linéaire du progrès, héritée du libéralisme économique, et le temps cyclique propre au monde traditionnel, conception attribuable à un certain conservatisme social. *La révolution dans l'ordre* tire son titre et son propos de cette double adhésion idéologique relevée par Jules Duchastel,

Gilles Bourque et Jacques Beauchemin, lesquels accordent aux valeurs traditionnelles, à la stabilité sociale et à un sentiment crucial de permanence le rôle de socle rassurant à partir duquel Duplessis a pu développer l'économie d'ici, au grand profit d'ailleurs des intérêts américains.

Allant à l'encontre de ses recommandations – « On ne coupe pas la poire en deux, en histoire [...]. Il faut prendre position » –, Livernois propose en réalité une histoire non partisane et assez consensuelle du duplessisme. C'est d'ailleurs là l'une de ses principales qualités : ni encenseur, ni dénigrant, l'essayiste prend finalement position pour une présentation nuancée de l'homme et de son règne. Afin de nourrir la discussion qu'il entretient constamment avec les auteurs qui l'ont précédé, l'historien utilise une documentation riche et variée, dont plusieurs journaux d'époque, des débats reconstitués de l'Assemblée législative ou des séries télévisées. En prime, sa plume alerte et bien taillée, plusieurs anecdotes savoureuses et une bonne dose d'humour rendent la lecture de cet ouvrage fort agréable.

David Laporte

Michel Gros-Louis et Benoît Jacques

LES HURONS-WENDATS

REGARDS NOUVEAUX

GID, Québec, 2018, 230 p. ; 29,95 \$

« [...] dans la quête de mon identité, je me suis rapidement rendu compte que la culture et la spiritualité du peuple Wendat ne pouvaient être vécues et comprises sans la connaissance de notre langue », écrit Michel Gros-Louis.

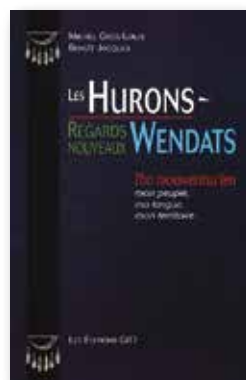
Dans leur premier essai conjoint regroupant une série de conférences, les linguistes Michel Gros-Louis et Benoît Jacques explorent une langue pratiquement disparue depuis 90 ans : le huron. La situation linguistique des Premières Nations s'est considérablement aggravée : « À l'arrivée des Européens au Canada au XVII^e siècle, quelque 170 langues étaient parlées par les Autochtones. De ce nombre, seulement 60 sont toujours

vivantes ». Cet essai rappelle des distinctions notables entre les différents peuples autochtones : par exemple, les Hurons-Wendats, qui « entretenaient un lien d'amitié depuis toujours avec toutes les nations au contraire des Hurons-Pétuns ».

À ne pas confondre avec le livre-bilan *Les Wendats du Québec. Territoire, économie et identité, 1650-1930* (GID, 2013) d'Alain Beaulieu, Stéphanie Béreau et Jean Tanguay, ces « regards nouveaux » sur les Hurons-Wendats veulent resituer cette nation à la recherche de son identité perdue. Non, le monde autochtone du Canada ne forme pas un bloc monolithique : chaque nation possède son nom et sa culture, sa langue et ses traditions. Michel Gros-Louis et Benoît Jacques réussissent à faire revivre momentanément les Stadaconiens, mais aussi d'autres peuples comme « les Oneidas, les Cayugas, les Senecas, les Onondagas et les Tuscaroras », qui ont tous fait partie

de « la famille linguistique iroquoienne du Nord ».

Tout le deuxième chapitre rectifie et corrige les équivalents entre la langue huronne et le français, tels qu'ils auraient été transcrits initialement par Jacques Cartier, en 1545, dans un lexique bilingue de 104 mots de base : « [...] les parties du corps, les chiffres de 1 à 10, la nature, les vêtements et quelques verbes ». Avant Jacques Cartier, la langue huronne n'avait jamais été



écrite. Quelques tableaux comparatifs fournissent des exemples de mots traduits en langue crie (de la famille algonquienne) et en langue wendate (de la famille iroquoienne) avec des équivalents en français. Si l'iconographie de ce livre abonde, on reprochera cependant aux auteurs de ne pas avoir indiqué systématiquement les dates, même approximatives, des images et de leur contenu ; ainsi, on voit au début du premier chapitre une « maison longue iroquoienne », mais de quand date cette maison (ou cette réplique) ? Et de quand date cette photo ?

Yves Laberge

Bernard Andrès

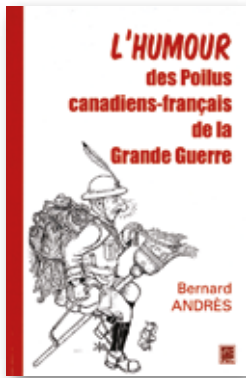
L'HUMOUR DES POILUS CANADIENS-FRANÇAIS

DANS LA GRANDE GUERRE

Presses de l'Université Laval, Québec, 2018, 174 p. ; 24,95 \$

L'humour ne se refuse à rien ou presque. L'histoire nous a appris que, traités avec doigté, plusieurs sujets parfois tabous peuvent tirer de francs sourires sans que leur gravité en soit altérée.

Aussi la Grande Guerre, la Der des Ders, selon le souhait formulé par les nations du monde endeuillées de millions de morts,



n'a-t-elle a priori rien d'amusant en soi. Pourtant, Bernard Andrès montre dans son plus récent opuscule, composé de deux essais parus auparavant dans *Les Cahiers des Dix*, que le « rire armé », cette « arme de distraction massive », selon la belle formule de Matthieu Frachon, a permis à de nombreux troupes de survivre à la terrible réalité du combat.

Quelque 35 000 Canadiens français ont pris part à la Première Guerre mondiale.

Ce sont des Poilus, des poilux-pattes, comme on les appellera, moins en raison de leur pilosité abondante que de leur courage remarquable et de leur vaillance à toute épreuve. De ce nombre, Andrès a retenu un corpus principal de six auteurs. Des relations, des carnets et des journaux des tranchées, dont certains sont inédits, rédigés par un sergent-major, un légionnaire, des sergents infirmiers, montrent que la guerre ne se mène jamais sur un seul front, que son expérience est vécue bien différemment selon que l'on est simple pioupiou ou haut gradé. Pour chacun de ces mobilisés toutefois, l'humour, le rire, parfois l'autodérision, ont constitué une stratégie de dédramatisation vitale.

Le rire est salvateur, nous dit le professeur émérite de l'UQAM. Il maintient une distance face à l'horreur du conflit, permet d'entretenir le moral de troupes faisant face à des hostilités qui s'éternisent. Moquer les gloires usurpées, la rigidité de la hiérarchie militaire, la propagande patriotarde officielle : les motifs de la raillerie sont nombreux, mais ses visées sont prioritairement subversives. On brocarde ainsi l'ennemi, de même que les profiteurs de guerre restés en arrière, couvant sereinement leurs profits engrangés sur le dos des sacrifiés. Ouvrage savant et sérieux, *L'humour des Poilus canadiens-français de la Grande Guerre* exploite un matériau original, dans une perspective qui l'est tout autant. Le constat qui se dégage de l'ensemble est que l'humour est moins dirigé vers la guerre en elle-même, que vers la nature profonde de cette étrange créature, l'homme, capable des pires bassesses comme des plus hautes vertus.

David Laporte

Collectif

FRANÇOISE STÉRÉO. ANTHOLOGIE

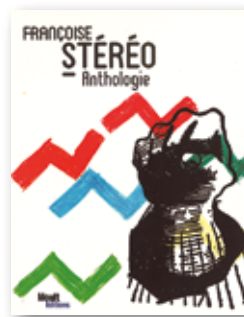
Moult, Montréal, 2018, 302 p. ; 27,95 \$

Revue intellectuelle et d'idées portée par un projet féministe et offerte en ligne depuis 2014, *Françoise Stéréo* est née de la volonté d'offrir un espace d'expression à des femmes de tous horizons.

Françoise Stéréo. Anthologie est cependant bel et bien en papier et regroupe des textes choisis dans les parutions précédentes.

« Nous voulions prendre la parole, la donner à d'autres femmes et nous voulions le faire tout de suite. » Ainsi résumant la genèse de la revue les porte-paroles du collectif d'auteurs, les Valérie Gonthier-Gignac, Catherine Lefrançois, Marie-Michèle Rheault, Laurence Simard et Julie Veillet. Cette première édition papier, mais dixième numéro du webmagazine *Françoise Stéréo*, regroupe des textes et des illustrations parus en ligne et proposés par une cinquantaine de contributrices et de contributeurs. Un chapitre intitulé « Poésie » – et inédit – complète l'anthologie.

Pour la petite histoire, il faut se rappeler que le prénom *Françoise* était le pseudonyme de la Québécoise Robertine Barry (1863-1910), femme de lettres et première femme journaliste de ce qu'on nommait alors le Canada français. *Stéréo*, quant à lui, « renvoie à la prise de parole, la résonance, l'idée de se faire entendre et la pluralité des voix », explique francoisestereo.com.



De juin 2014 à mai 2017, les textes se déroulent au fil du temps, entre photos – d'époque ou pas – et collages, selon des thématiques variées, telles la culture pop et la colère, le sport, la communauté et la science, pour n'en citer que quelques-unes. Les grands propos féministes sont évidemment présents, allant du travail invisible à la socialisation genrée, en passant par l'expression des désirs sexuels et intimes.

Apparaissent ainsi poèmes, chroniques, essais, bandes dessinées ou historiettes, traitant autant de « hockey cosom amateur mixte » que des « sœurs de la Congrégation Notre-Dame », mais toujours sous un angle féministe, parfois étonnant ou même déroutant. Analytiques, humoristiques ou revendicateurs, les textes sont percutants et illustrés avec sensibilité et créativité.

La nouvelle génération rapporte les mêmes stupéfactions et dénonce les mêmes injustices que celles que leurs aînées dans les années 1960-1970. Cette continuité est-elle rassurante ou profondément déprimante ?

En guise de conclusion, un extrait du touchant « Trop vite » de Typhaine Leclerc-Sobry : « [D]es fois / la lenteur du deuil et de l'absence me manque / la lenteur du temps où j'avais le temps / de pleurer et de penser // des fois / je cherche d'où ça vient / ce besoin d'aller vite / de valoriser le fait qu'on est dans l'jus ».

Michèle Bernard